Master Negative Storage Number

OCI00083.11

Emery, Marie

Anselme, ou, Le père malheureux

Lille

1853

Reel: 83 Title: 11

Author : Emery, Marie, b. 1816.
Title : Anselme, ou, Le père malheureux / par Marie Emery.
Edition : 2. éd.
Imprint : Lille : L. Lefort, 1853.
Format : 106 p. ; 15 cm.
Subject : Chapbooks, French.

UNIVERSITÉ DE FRANCE.

ACADÉMIE DE DIJON.

COLLÉGE D'AUXONNE.

Classe de Huitième (2e division)

Prix d'Analyse grammaticale accordé par la Ville, et décerné à M. Humbert, Frédérick, le 27 août 1855.

Pour les Membres du Bureau,

Le Maire,

Le Principal du Collége.

Bernard

11

ANSELME

A LA MÊME LIBRAIRE.

Ouvrages du même auteur :

LE CHEMIN DE FER. in-18.

IVAIN, ou le fils du lépreux. in-18.

FABIEN. in-18.

L'ATELIER. in-18.

LE BON VOISIN. in-18.

LA FRATERNITÉ. in-18.

PIERRE VALLÉE. in-18.

JADIS ET AUJOURD'HUI ou les deux méthodes. in-18.

LES DEVOIRS D'UNE BONNE RÉPUTATION. in-18.

NOUVEAU THÉATRE des maisons d'éducation pour les jeunes personnes. in-12.

UNE HISTOIRE CONTEMPORAINE. in-12.

— Le même ouvrage. in-18.

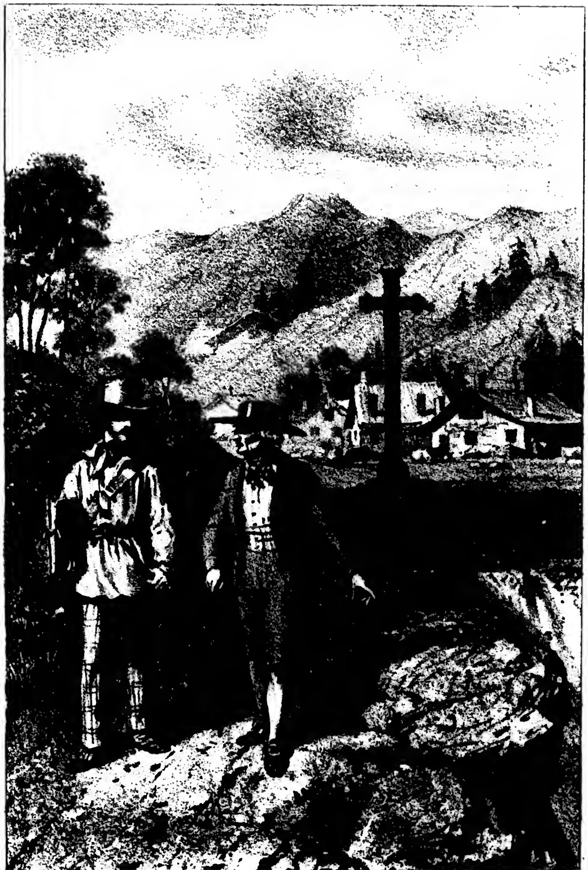
NOUVEAU THÉATRE des maisons d'éducation pour les jeunes gens. in-12.

L'HONNEUR D'UN PÈRE. in-18.

LA VILLA SORGIA. in-18.

LE FILS AINÉ. in-18.

Anselme.



L. Lefort, Editeur

Lith de F^{ts} Robaut à Douai

263

Si je restais longtemps ici, j'y mourrais.

ANSELME

OU

LE PÈRE MALHEUREUX

Par Marie Emery.

deuxième édition.

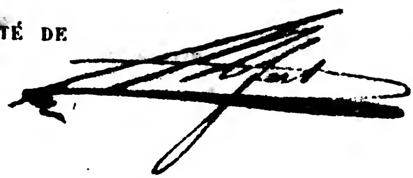
Vous verrez renaître dans vos enfants les vertus dont vous leur aurez donné l'exemple; et elles seront les récompenses de votre piété filiale.

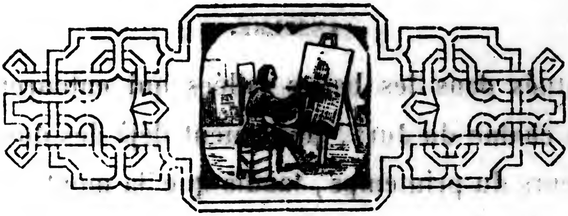
LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

1853.

PROPRIÉTÉ DE





ANSELME

I

L'hospitalité.

Un jeune artiste, qui avait su déjà attacher une certaine renommée à son talent dans l'art de la peinture, était venu demander des inspirations à ce pays de montagnes qui forme à l'Est la lisière de la France. On était au commencement de mai ; les villages,

situés dans les belles vallées qui entourent la chaîne du Jura, jouissaient déjà des douceurs du printemps, tandis que la montagne paraissait se dépouiller avec peine du triste manteau qu'elle devait à l'hiver. Pour un artiste, pour un peintre, il y avait, dans ce contraste, une source inépuisable de beautés devant lesquelles il s'arrêtait avec ravissement, bien qu'il déplorât en même temps l'insuffisance de l'homme, lorsqu'il veut reproduire les merveilles de Dieu.

Ebloui, enthousiasmé par les magnifiques horizons qui se déroulaient sans cesse sous ses regards, rêvant déjà à vingt tableaux divers qui devaient illustrer son nom, notre jeune homme, le crayon à la main, et esquissant à droite, à gauche, laissa s'écouler les heures sans songer au retour; et ce fut seulement le déclin du jour qui vint lui rappeler qu'il était éloigné de plusieurs lieues du gîte où il avait décidé de passer la nuit.

Il lui fallait nécessairement renoncer à regagner la ville, et chercher un asile plus rapproché.

Du reste il avait été à même d'apprécier maintes fois déjà l'hospitalité des montagnards; aussi ne craignait-il point d'y faire un nouvel appel. Une maison, placée à l'entrée d'un joli village, s'offrit bientôt à ses regards; la porte en était ouverte, et, sur le seuil, on apercevait un vieillard, aux cheveux argentés, à l'air doux et bienveillant; mais était-ce l'âge ou le malheur qui avait ainsi sillonné son front? Fallait-il attribuer aux fatigues du corps, ou aux souffrances de l'âme, les lignes profondes qu'on remarquait sur cette physionomie remarquable?

Notre jeune voyageur pensa que jamais plus belle tête de patriarche ne s'était offerte à ses yeux, et il demeura un instant à la contempler; puis, s'avançant vers le montagnard, qu'il salua de la voix et du geste, il

lui expliqua brièvement comment il avait laissé fuir les heures et rendu ainsi son retour impossible.

Le vieillard écouta ce récit avec bonté, et à peine laissa-t-il le jeune étranger formuler sa requête, en l'assurant qu'il trouverait sous son toit une modeste mais cordiale hospitalité. Puis Anselme, c'était le nom du vieillard, s'empressa d'introduire son hôte dans l'intérieur de la maison. Ses manières étaient empreintes de cette politesse souple et amicale qui double le prix d'un service en même temps qu'elle rend la reconnaissance douce et facile. Il paraissait être le seul habitant de cette maison, qui était cependant assez vaste pour contenir une famille nombreuse ; et le jeune étranger ne lui cacha point l'étonnement que lui causait un pareil isolement.

Cette observation fit apparaître sur le front d'Anselme un triste nuage, qui ne se dissipa

qu'après un instant. Il répondit néanmoins avec une sorte de calme, que son fils était parti depuis deux jours avec leurs serviteurs et leurs troupeaux pour se rendre sur la montagne, et qu'il irait prochainement les y rejoindre. Une telle explication fit cesser à l'instant la surprise du jeune artiste. Il connaissait ces sortes de migrations qui ont lieu chaque année pour les montagnards du Jura, pendant les quelques mois de la belle saison, et d'où il résulte une désertion à peu près générale des villages situés dans la vallée.

Après les excursions qui avaient rempli sa journée, le jeune homme ne pouvait manquer de faire honneur au repas que son hôte lui offrit. Puis, le souper fini, ils se livrèrent à un entretien qui n'était point sans charme pour l'étranger, car il l'instruisait des usages, des mœurs du pays qu'il venait de parcourir. Le vieillard, ayant deviné son désir de pénétrer plus avant dans les montagnes,

lui proposa bientôt de l'emmener le lendemain jusqu'à son châlet, où il comptait passer quelques jours. Anselme ajouta que, dès l'instant où son hôte voudrait poursuivre le cours de ses excursions, il lui donnerait un guide pour faciliter son départ de la montagne. L'empressement de l'artiste à accepter cette proposition prouva tout le prix qu'il y attachait, et il fut convenu que le lendemain on se mettrait en route à la première heure du jour.

En effet, à peine le soleil commençait-il à s'élever à l'horizon, qu'Anselme et son hôte quittaient la vallée et se disposaient à entreprendre leur fatigante ascension. Il eût été difficile de rencontrer un guide plus prévenant, plus obligeant que se montrait Anselme à l'égard de l'étranger. Lorsque le sentier devenait difficile, il lui indiquait les endroits où il devait poser les pieds en s'aidant du bâton ferré dont il avait eu soin de

le munir. Si un beau point de vue excitait l'admiration de l'artiste, son compagnon s'arrêtait complaisamment tout le temps qu'il fallait à celui-ci pour en enrichir son album. Jamais sa sollicitude ni son obligeance n'étaient en défaut.

Il n'y avait encore que le pied de la montagne qui fût complètement dégarni de neige, et où l'on pût faire paître les troupeaux; mais à mesure que la saison avance, le pasteur du Jura voit son domaine s'agrandir; la glace disparaît sous l'action bienfaisante du soleil, et il lui est permis de conduire ses troupeaux là où ils trouveront en profusion l'herbe nouvelle et parfumée.

Le jeune étranger remarqua bientôt que son guide était connu et estimé de tous ceux qu'ils rencontraient sur leur route; un salut respectueux accueillait partout le vieillard, et il semblait s'y joindre une expression de douce commisération. Il y avait déjà plu-

sieurs heures qu'ils marchaient ; il fallait toutefois en déduire les temps d'arrêt provoqués par la curiosité infatigable de l'artiste, lorsqu'Anselme le prévint qu'ils n'étaient plus qu'à quelques centaines de pas du châlet. Cet endroit était l'un des plus pittoresques qui se fussent encore offerts à leurs regards. On distinguait d'un côté la cime toujours blanche du Reculet, ce géant du Jura ; un peu plus bas, une forêt de sapins étalait son épaisse et sombre verdure ; puis, en opposition à ce tableau, de riches et beaux pâturages où paissaient d'innombrables troupeaux, de jolies maisons blanches, bâties sur le versant de la montagne, où elles semblent n'être soutenues que par le bras de quelque génie bienfaisant.

Un soleil éclatant ajoutait encore à la magnificence du spectacle, et son prisme éblouissant lui prêtait mille beautés nouvelles. L'attention du jeune voyageur était à

tel point absorbée, par les différents tableaux qui excitaient tour-à-tour son enthousiasme, que parfois il lui arrivait d'oublier qu'il suivait alors un chemin étroit et dangereux, où le moindre faux-pas pouvait entraîner les suites les plus funestes. Plusieurs fois déjà Anselme lui avait recommandé d'éviter toutes distractions, sans qu'il tînt suffisamment compte de ses avis. Cependant une dernière fois le jeune artiste ne put s'empêcher de remarquer l'extrême altération que trahissait la voix du montagnard, pendant qu'il lui prescrivait la prudence ; et ses regards s'étant arrêtés sur lui, il vit que le visage du vieillard était couvert d'une mortelle pâleur. A droite du chemin qu'ils longeaient s'étendait un immense précipice, dont l'œil ne pouvait mesurer la profondeur. La piété, la douleur, ou peut-être le remords avait élevé dans ce lieu, et sur le bord même de l'abîme, une modeste Croix en

bois, entourée d'un petit monticule de gazon.

Le jeune homme toucha son chapeau, tandis que son guide se prosterna sur la terre, où il demeura un instant immobile. L'artiste ne chercha point du reste à troubler ce recueillement, et il attendit patiemment à son tour que le vieillard se relevât. Quelques sanglots comprimés s'échappaient du cœur d'Anselme, et lorsqu'il fut permis à son compagnon d'entrevoir son visage, il demeura frappé de l'affreux désespoir qui s'y lisait. Cependant il ne fallut que quelques minutes au montagnard pour dominer sa pénible émotion, et bientôt il dit d'une voix brève :

« Allons, monsieur, marchons.

» — Mais vous paraissez souffrir ? » repartit le jeune homme avec intérêt.

« Si je restais long-temps ici, j'y mourrais!

» — Ce lieu vous rappelle donc des souvenirs pénibles ? »

Mais, sans répondre à cette question, le

vieillard se mit à avancer avec une telle rapidité que son compagnon avait toutes les peines imaginables à le suivre et qu'il fut même forcé de demander grace.

« Pardon, dit Anselme en s'arrêtant subitement, j'oubliais que je n'étais pas seul. Du reste nous sommes arrivés au terme de notre voyage ; voici le châlet. »

II

Le Châlet.

Un châlet, dans les montagnes du Jura, est une maison grossièrement, mais solidement construite ; elle doit pouvoir résister soit aux tempêtes, soit aux avalanches, qui entraîneraient certainement sa ruine, si on négligeait les moyens de parer à de tels dangers ; une première pièce, affectée à l'usage de cuisine, une vaste étable, un grenier, servant tout à la fois de chambre à coucher et de magasin aux fourrages ; tel est le modèle invariable du châlet. Lorsqu'on pénètre dans l'intérieur, le premier objet qui

frappe vos regards est une immense chaudière, perdue sous le manteau de la cheminée, et qui sert à la confection de ces énormes fromages, connus, dans la France entière, sous le nom de fromage de Gruyère; des ustensiles de ménage en petit nombre, car le montagnard est sobre, et sa principale nourriture est composée de laitage; quelques tabourets en bois, rangés contre la muraille, forment à peu près tout le mobilier du châlet. Le seul ornement, que l'on se permette parfois d'y ajouter, consiste en quelques images grossièrement dessinées, mais dont le sujet atteste toujours la piété des pasteurs du Jura.

Chaque maison renferme ordinairement six ou huit individus, selon l'importance des troupeaux confiés à leur garde. Moyennant un modique salaire, ils demeurent dans la montagne depuis la foule des neiges jusqu'au moment où elles viennent les chasser de nou-

veau de ces régions élevées, c'est-à-dire depuis le commencement de mai jusqu'à la mi-octobre. Pendant environ cinq mois de l'année le montagnard se trouve privé ainsi de presque toute espèce de relations avec l'habitant des vallées; nulle distraction ne lui est accordée; son existence est vouée à d'incessants labeurs; malgré cette vie pénible, il est gai, heureux, ne se plaint jamais de son sort, et bénit Dieu dans sa misère, lorsque tant d'autres l'insultent dans leurs joies.

Anselme était riche; ses troupeaux couvraient une vaste étendue de la montagne; cependant le châlet dans lequel il introduisit bientôt son jeune compagnon, ne différait en rien de celui dont nous avons tracé le portrait.

Ils furent reçus par un enfant, qui, tout en leur souhaitant la bien-venue, donna au vieillard le nom de père.

Cette qualification ayant plus particulière-

ment attiré l'attention de l'étranger sur le fils de son hôte ; il reconnut que celui qu'il avait jugé d'abord devoir appartenir encore à l'enfance touchait à la limite qui sépare la jeunesse de l'âge mûr. La taille contrefaite de cet individu, ses membres grêles, tout, jusqu'à la douceur de sa voix, servait néanmoins à expliquer une pareille erreur. L'étranger se demanda par quelle bizarrerie de la nature ce beau et robuste vieillard avait donné le jour à une aussi chétive créature ? Anselme lut cette surprise dans le regard que l'artiste attacha alternativement sur le père et sur le fils, et un douloureux soupir souleva sa poitrine. Après un instant de pénible silence, le vieillard dit :

» Je t'amène un étranger, Juste; il désire visiter nos montagnes; tu tâcheras de lui rendre le séjour du châlet le moins désagréable possible.

» — J'y mettrai tous mes soins, mon

père, repartit le jeune homme de ce même son de voix si doux qui avait déjà frappé l'artiste ; mais je crains que monsieur ne se trouve bien mal ici. »

L'étranger répondit que la cordialité de l'accueil rendait toujours le gîte supportable.

Juste lui proposa bientôt de visiter les sites les plus remarquables de la montagne, et cette proposition fut acceptée avec empressement. Anselme, qui était fatigué, se dispensa de les accompagner.

Il ne fallut pas long-temps à l'étranger pour se convaincre que son guide possédait des connaissances peu ordinaires dans un homme de sa condition. Tout ce que disait Juste annonçait non-seulement un esprit éclairé, mais encore une grande élévation de sentiment. Quelques mots étant venus trahir l'étonnement du jeune artiste, Juste lui avoua que le curé de leur village, prenant en pitié sa difformité qui devait lui faire une position

à part dans le monde, avait consenti à lui donner plus d'instruction qu'il n'était ordinaire aux paysans jurassiens. Du reste le jeune homme fit cet aveu sans orgueil, comme il parlait de sa difformité sans honte ni chagrin. Le malheur qui l'avait frappé dès sa naissance n'avait point aigri son cœur ; il le supportait avec résignation et sans murmurer contre la volonté de Dieu.

Juste ne cherchait pas à imposer sa conversation à son hôte ; mais lorsque celui-ci lui adressait quelques questions, il y répondait toujours avec une inépuisable complaisance. Il possédait ce tact exquis que l'usage du monde enseigne, mais que le cœur donne.

Pendant le cours de leur promenade, il leur arriva de passer non loin de cette Croix dont la vue avait le matin si vivement impressionné Anselme ; l'artiste ne put résister au désir d'interroger, dans ce moment, la physionomie de son compagnon, et il crut y

découvrir une legère contraction ; puis, au même instant, Juste se signa et parut se recueillir dans une prière. Quelque souvenir pénible s'attachait évidemment à ce lieu ; mais quelle que fut la curiosité du voyageur, il n'osa articuler une demande que ses hôtes eussent sans doute trouvée indiscrète, et préféra imiter leur silence.

Le jour touchait alors à son déclin ; il fallait revenir vers le châlet, dont les abords présentaient l'aspect le plus animé. C'était l'heure ou l'on ramène les troupeaux à l'étable ; et il se trouvait dans les rangs certains indociles qui paraissaient peu disposés à quitter l'herbe fraîche pour la litière qui les attendait. Aussi les bergers couraient çà et là pour forcer à l'obéissance leurs bêtes les plus rétives; mais la vache pesante, comme la chèvre legère, semblait se moquer également de leurs efforts. Les autres, plus soumises, suivaient paisiblement leurs conduc-

teurs, qui les guidaient en chantant gaiement un air rustique.

Parfois aussi l'étranger ne pouvait s'empêcher de frémir, en voyant les hardis montagnards se risquer sur les bords de quelque précipice, pour ramener l'imprudente qui, dans sa course vagabonde, allait brouter l'herbe fraîche dont ces alentours étaient garnis. Insouciant du danger, comme l'est tout homme habitué à le braver, le pâtre riait des craintes de l'artiste, que cette confiance intrépide finit par rassurer lui-même.

Lorsque toutes les bêtes furent rentrées dans l'étable, et qu'on leur eut donné de nouveau les soins qu'elles réclamaient, les bergers eurent enfin quelques instants de loisir.

Le repas du soir se fit en commun, et il est le seul où l'on puisse ainsi se réunir. De la bouillie, un pain noir et ayant la dureté de la pierre, du lait pour boisson, voilà quel fut le menu de ce repas, après une

journée de fatigants labeurs. Cependant il se trouvait au châlet quelques bouteilles de vin, tenues soigneusement en réserve pour les malades, et dont Juste voulait faire profiter leur hôte ; celui-ci refusa à rien ajouter au frugal ordinaire des montagnards. Il lui était du reste plus facile de supporter ce modeste régime que l'odeur qu'exhalait l'étable ; aussi le repas était à peine terminé, qu'il se hâta de sortir afin d'aller chercher un air plus pur.

La soirée était magnifique ; et vus ainsi à la clarté des étoiles, il semblait que les alentours du châlet eussent un tout autre aspect. Après avoir donné quelques minutes à cette contemplation, le jeune artiste s'assit sur une pierre, placée non loin de la porte, et qui formait une espèce de banc ; puis sa pensée se dirigea vers ses amis absents, qui ne se doutaient guerre alors du lieu où ils devaient le chercher.... Qui n'a connu les instants o

l'éloignement des êtres qui nous sont chers pèse à notre âme comme une douleur et parfois aussi comme un remords ? Alors on voudrait anéantir les distances, et nul bonheur ne paraîtrait comparable à celui de se sentir pressé sur un cœur ami. C'étaient des sentiments de cette nature qui agitaient alors le jeune étranger, et sa voix leur servit d'écho, sans même qu'il s'en aperçut.

« Mon père, murmura-t-il, pourrez-vous me pardonner cette longue absence ? Malgré vos prières pour que je hâtasse mon retour, malgré vos ordres même que j'ai méconnus, devais-je vous donner ce nouveau chagrin ? »

On eût pu croire que, franchissant les espaces, cet appel avait été entendu ; car voici la réponse qu'il reçut :

Il n'est point de bonheur en ce monde pour le fils, qui méconnaît la volonté de son père.

Le jeune voyageur se retourna vivement,

et il aperçut Anselme qui était debout derrière lui. Les regards du vieillard étaient baissés vers la terre ; lui aussi paraissait s'adresser à des êtres invisibles, et le reproche d'indiscrétion vint mourir sur les lèvres de l'artiste.

« Oui, poursuivit le vieillard, celui qui ne craint point de contrister le cœur de son père attache ainsi à sa vie une douleur et un remords qui le suivront partout. Ses joies en seront empoisonnées, ses chagrins en deviendront plus amers. Malheur ! je le répète, à celui qui, par sa conduite, aura contristé le cœur de son père ! »

L'étranger s'était levé, mais il demeurai[t] debout et silencieux devant le vieillard ; so[n] trouble était extrême ; il s'en voulait inté[rieurement] d'être venu ainsi surprendr[e] l'un de ses secrets. Comme s'il eût deviné u[n] pareil sentiment, Anselme ajouta :

« Ne méprisez pas les paroles d'un homm[e]

qui a beaucoup souffert et qui voudrait vous éviter les peines dont il a été abreuvé. »

Le jeune artiste l'interrompit par ces mots:

« Où donc chercher une existence calme et tranquille, si vous ne l'avez pas trouvée dans cette magnifique solitude ?

» — Où la chercher, dites-vous ? dans la paix de la conscience ; et la mienne avait une plaie dont elle ne put jamais guérir. Les lois, voyez-vous, n'atteignent point toutes nos fautes ; il en est même pour lesquelles elles restent muettes ; c'est Dieu alors qui se charge du châtiment, et il arrive qu'il nous punit dans la partie la plus sensible de nos cœurs, et il m'a frappé, moi, dans.....»

Anselme s'arrêta ; tout son corps était agité par une sorte de tremblement convulsif.

« Pourquoi réveiller ainsi des souvenirs pénibles ? » reprit le jeune étranger qui était vivement ému.

« Pour arrêter, s'il se peut, un autre sur

les bords de l'abîme où je me suis perdu. Asseyez-vous là, jeune homme, fit le vieillard avec une espèce d'autorité. »

Et il montra de la main le banc de pierre, où lui-même prit place.

» Si le récit que je vais vous faire, continua Anselme, n'excite que votre curiosité, j'aurais mieux fait de me taire, si, au contraire, vous y trouvez un salutaire enseignement, je ne regretterai pas d'avoir mis à nu devant vous les plaies de mon cœur. »

III

Le bannissement.

« Je ne vous entretiendrai pas longuement des années de ma jeunesse, ce fut l'époque de mes fautes, et je tiens surtout à vous en faire connaître l'expiation.

» Mon père était un riche cultivateur de la Beauce; je fus son fils unique, et il m'aimait tendrement, bien qu'il s'appliquât à dissimuler une partie de cette tendresse, dans la crainte que je ne voulusse en abuser. Une telle appréhension était du reste suffisamment justifiée par mon caractère, naturellement opiniâtre et emporté. Nous tou-

chions alors à cette époque de crimes et de malheurs, si justement appelée la Terreur. C'était le temps où l'on déclinait toute autorité juste et respectable, pour plonger sous le joug du plus hideux despotisme. Je n'en jugeais pas ainsi, et, égaré par les coupables maximes des révolutionnaires, je me joignai à eux pour désirer la destruction de ce qu'il y a de plus sacré dans le monde.

» Mon père fit tous ses efforts pour me ramener à de meilleurs sentiments; il chercha à me montrer toute la noirceur des hommes dont je faisais mes idoles; il me pria, me supplia de rompre d'indignes liaisons; je résistai. Alors il changea de ton et aux prières succédèrent les menaces les plus sévères; j'osai néanmoins enfreindre les défenses, comme j'avais méprisé les supplications. Je répondis qu'émancipé complètement par la loi, j'étais le maître de me

actions, et prétendais user de cette liberté, sans entrave ni contrainte. Alors mon père, justement irrité, me bannit de sa présence.

« Va user de ta liberté loin de mes yeux, s'écria-t-il, du moins je ne serai plus scandalisé par tes discours insensés, ni solidaire de tes coupables projets. Mais rappelle-toi qu'en t'exilant de ma maison, je te ferme aussi mon cœur à jamais. Tu auras voué ma vieillesse à l'abandon et à la douleur ; ce souvenir te suivra partout, et il sera ta punition.

» Au lieu de me jeter aux pieds de mon père, de solliciter un pardon que dans ce moment il m'eût peut-être encore accordé, j'acceptai le bannissement, et en me montrant fils ingrat, je crus faire acte de bon citoyen.

» Je partis, prenant mon exaltation pour du courage, mon entêtement pour de la fermeté. En quittant la maison paternelle,

je lui adressai intérieurement un éternel adieu, sans me douter, hélas ! que c'en était fait aussi de tout mon bonheur !

» Cependant j'étais plutôt égaré que corrompu, lorsque je vis par quels actes les hommes, objets de mon admiration, mettaient leurs doctrines en pratique; je reculai épouvanté, et ils m'apparurent sous leur vrai jour. J'en avais fait des héros, et ils n'étaient que d'ignobles assassins.

» Une partie du mépris qu'ils m'inspiraient retomba nécessairement sur moi ; j'eus honte de mon ignorante crédulité. Mais ce n'était point cette honte qui fait qu'on avoue noblement ses erreurs ; non, j'aurais voulu cacher aux autres comme à moi-même ma triste déconvenue. Je n'avais pas rougi de mes fautes, et je rougissais de mon repentir. Il m'avait été plus facile de désespérer mon père, que d'en solliciter ma grace. Au fond de tous mes senti-

ments se cachait toujours l'orgueil, l'orgueil qui a déjà perdu tant d'hommes et qui en perdra tant encore.

» Je laissai donc un assez long temps s'écouler sans donner de mes nouvelles à mon père ; j'espérais que l'excès même de ses inquiétudes ferait taire son ressentiment.

» C'est lui qui m'a banni, me disais-je, c'est à lui à me rappeler. Et changeant alors de tactique, j'eus soin de lui faire savoir indirectement où j'étais ; mais j'attendis vainement.

» Enfin, un jour je fis la rencontre d'un mendiant, qui, dans sa tournée habituelle, s'arrêtait toujours à notre ferme, où il était sûr d'obtenir quelques secours de la générosité de mon père. Je l'interrogerai hardiment, car j'étais convaincu qu'il ne m'avait pas reconnu.

« Le père Mathurin, fit le mendiant répondant à ma demande, c'est lui, n'est-ce

pas, qui a eu le mauvais garnement de fils dont on parlait dans tout le village ? »

» La colère me fit garder le silence.

« Pauvre cher homme ! continua le mendiant, on peut dire que le chagrin l'a conduit lentement là où il est. De semaine en semaine je le voyais dépérir, quoiqu'il ne se plaignît jamais.

» — Expliquez-vous, articulai-je d'une voix tremblante (car je pressentais un horrible malheur) ; où donc est le père Malhurin à cette heure ?

» — Dans le cimetière de son village, citoyen ; c'est une dernière demeure que nous connaîtrons tous un jour ; car il y a place pour les pères malheureux, comme pour les fils coupables. »

» Et en prononçant ces mots, le mendiant s'éloigna brusquement, après m'avoir lancé un regard qui prouvait qu'il m'avait reconnu ou deviné.

» Cette funeste nouvelle me plongea dans une profonde affliction, car, malgré ma coupable conduite, j'aimais mon père. Combien je regrettai d'avoir écouté les conseils d'un misérable orgueil, qui m'avait seul empêché d'aller solliciter au moins une dernière bénédiction !

» Cependant j'étais bien loin d'admettre, ainsi que le mendiant l'avait insinué, que le chagrin causé par moi à mon père eût amené ma mort, et je luttai de tout mon pouvoir contre une secrète inspiration de ma conscience qui confirmait cet arrêt.

» J'interrogeai scrupuleusement toutes les indispositions de mon père, depuis que j'avais atteint l'âge de connaissance, afin d'y découvrir le premier symptôme de la maladie qui venait de l'enlever.

» Tout en cherchant ainsi à m'absoudre, je comprenais que les autres se croiraient en droit de m'accuser, et je résolus de ne

plus reparaître dans mon village. Peut-être aussi redoutais-je d'y trouver quelque lumière qui ferait évanouir les illusions dont j'aimais à me bercer.

» Je chargeai un homme de loi de tout ce qui concernait la succession que j'étais seul à recueillir. J'avais hâte d'en finir avec le passé, d'aller m'établir au loin et de m'y créer de nouveaux liens ; comme si l'homme était le maître de ses souvenirs et pouvait à volonté les chasser loin de lui.

» Ce ne fut point toutefois sans une sorte de remords, que je me trouvais en possession de la petite fortune qu'avait laissée mon père ; et j'en aurais volontiers sacrifié une bonne partie pour apprendre qu'il m'avait pardonné.

» J'examinai avec anxiété tous les papiers que l'on me remit ; j'espérais toujours y trouver quelques lignes qui m'eussent fait

connaître ses derniers sentiments pour l'ingrat qu'il avait banni, mais je ne découvris rien, et il me fallut rester dans le doute.

» Dans un temps où l'on proscrivait tout ce qui était noble et sacré, les ministres du culte catholique étaient contraints de se cacher, sous peine de la prison ou de la mort. Sans doute, mon malheureux père n'avait point eu pour adoucir ses derniers moments les saintes consolations que l'Eglise accorde aux mourants; et moi j'y perdais une chance presqu'assurée de pardon. Le prêtre eût imploré ma grace au nom de Celui qui a eu tant à pardonner, et il l'eût obtenue. Lorsque cette pensée vint s'offrir à mon esprit, je courbai la tête sous la justice de Dieu, car je me rappelais en même temps que, moi aussi, j'avais élevé une voix insensée contre le culte catholique et ses dignes ministres, j'avais traité de superstitions les saintes pratiques

de notre religion. J'avais condamné ce que je ne connaissais pas : stupide ignorance à laquelle vint ordinairement se joindre l'orgueil, pour produire l'impiété.

IV

Imprévoyance paternelle.

« Je vins m'établir dans ce pays, où j'étais inconnu. La maison que nous avons quittée ce matin était à vendre; je l'achetai, ainsi que les terres qui en dépendaient. Je fis construire ensuite ce châlet, et bientôt mes étables renfermèrent de nombreux et beaux troupeaux. Je me livrai à un travail continuel, espérant ainsi assoupir mes regrets; et lorsque chacun louait à l'envi mon courage, mon assiduité, moi seul je savais que ces louanges étaient peu méritées.

» Cependant mon isolement me pesait et je songeai à me former une nouvelle famille;

alors j'épousai une jeune fille dont les parents étaient pauvres, mais généralement honorés dans la vallée. Cette union fut heureuse, et je n'eus qu'à m'applaudir de mon choix.

» Dans l'espace de quatre années, ma femme donna le jour à trois fils, trois beaux enfants, que je reçus avec joie et qui ouvrirent mon cœur à des sentiments qui lui étaient encore inconnus. Je les aimais avec une force de tendresse que je ne soupçonnais pas en moi. Ils étaient encore au berceau que déjà je formais pour leur avenir les plus heureux projets. Je les douais par la pensée de tous les avantages du corps et de l'esprit; quant à leur cœur il serait doux, sensible et bon. Je me disais alors que j'avais ma part de bonheur en ce monde; et il me semblait que je pouvais défier le sort. Philippe, Louis, Réné, je les confondais tous les trois dans un même amour. Oh! combien j'étais fier de leur beauté, heureux

de leurs caresses, confiant dans l'avenir! Tout semblait me sourire alors; mes affaires étaient dans la situation la plus prospère; comme époux et comme père, tous mes vœux étaient comblés; je croyais avoir payé ma dette aux regrets et à la douleur.

» Cependant la santé de ma femme s'altéra insensiblement; elle allait encore devenir mère, et de jour en jour son dépérissement devenait plus visible. Je commençais à m'inquiéter sérieusement, et c'était avec une impatience pleine d'anxiété que j'attendais sa délivrance. Ce moment arriva enfin, et elle donna le jour à un quatrième garçon... vous le connaissez, c'est Juste. Pauvre enfant, frappé dès sa naissance d'une cruelle infirmité, et dont la vue me causa un sentiment d'effroi, de chagrin impossible à rendre.

» Bientôt un autre malheur m'atteignit, ma femme me fut enlevée après avoir langui encore pendant quelques mois. Je perdis une

compagne douce et dévouée ; mes enfants, la plus tendre des mères.

» Juste avait été confié à une nourrice étrangère ; la maladie de ma femme m'avait fourni un motif plausible pour éloigner de mes yeux cette chétive créature, dont la vue blessait mon orgueil paternel. Ce fut sur mes trois fils aînés que se concentra alors toute ma tendresse, tandis que je cherchais au contraire à éloigner le souvenir du dernier. Cet attachement fut-il toujours bien éclairé ? ai-je rempli les devoirs que la loi de Dieu prescrit aux pères, en veillant sur mes enfants à tous les instants, corrigeant leurs défauts, développant leurs qualités ? Hélas ! je n'ose m'en flatter. Il m'arriva souvent, je le crains, de les juger plutôt avec mon cœur qu'avec ma raison et de m'aveugler volontairement. Tant qu'ils furent très-jeunes, je me dis que l'âge ferait disparaître de légères imperfections, sans que j'eusse à m'en inquié-

ter : calcul imprudent et coupable, inventé par la faiblesse, et dont les résultats sont presque toujours déplorables.

» Juste avait six ans, lorsque je me décidai enfin à le reprendre à sa nourrice. Ses frères le considéraient comme un étranger; et il me faut avouer que j'étais le premier à donner un tel exemple. Un sentiment de pénible commisération était le seul qui m'attachât à cet enfant; je rougissais presque des liens qui l'unissaient à moi. Mais Dieu lui avait ménagé une compensation, et cette vie si triste en apparence n'était point dénuée de toutes joies : si la mort lui avait enlevé sa véritable mère, il en avait trouvé les soins et la tendresse dans celle qui l'avait nourri de son lait, tandis que notre respectable pasteur lui tenait lieu du père qui le repoussait; et il cherchait ainsi à le dédommager de mon indifférence. Je m'habituai donc à m'en reposer complètement sur les autres

de tout ce qui concernait le pauvre Juste ; c'était une partie de ma tâche, dont j'étais heureux de me dispenser.

» Philippe, l'aîné, était d'un caractère ardent, impétueux ; chez lui, le courage devenait parfois de la témérité ; sa force, son adresse étaient proverbiales dans la montagne. Louis, moins âgé que son frère de deux ans, était comme lui d'une intrépidité peu commune ; et dans les exercices du corps, qui exigent tout à la fois de la force et de l'agilité, il était le seul qui pût lui disputer le prix. Il savait mieux que Philippe commander à ses sensations, et ne se laissait pas emporter comme lui par un caractère fougueux. Non pas, hélas ! que ses ressentiments eussent moins de force, ou qu'il s'appliquât mieux à les combattre ; il songeait seulement à les dissimuler.

Enfin, Philippe était ambitieux et emporté ; Louis, jaloux et vindicatif. Mais alors

j'inventais d'autres noms pour ces défauts, et il ne s'en fallut guère que je ne les transformasse en qualités.

» René ne possédait pas au même degré que ses frères les avantages physiques dont ceux-ci étaient doués; mais il était intelligent et actif, et lorsqu'il poursuivait un but, rien ne pouvait l'en détourner. Pourquoi, hélas! suis-je contraint d'avouer qu'il n'était pas toujours assez scrupuleux dans le choix des moyens qu'il employait! Il a fallu que je fusse moi-même la victime, pour faire tomber le bandeau que j'épaississais à plaisir sur mes yeux.

» Oh! mes malheureux enfants! un père plus clairvoyant, plus sage vous eût arrêtés peut-être au bord de l'abîme où vos passions devaient vous précipiter!... »

V

Orgueil et Jalousie.

« C'est ordinairement vers la fin de mai que la neige, dont nos montagnes sont couvertes, commence à disparaître et qu'il nous est permis d'y conduire nos troupeaux. Avant de quitter la vallée pour le lieu de notre exil, car il est permis de donner ce nom au séjour que nous faisons ici, on célèbre le moment du départ par une fête, à laquelle tout le monde prend part, et qui consiste en exercices, en jeux de toute espèce. Dans ces occasions, mes fils pouvaient être certains de remporter une facile victoire, et

ils étaient même un peu blasés sur de pareils succès.

On connaissait si bien leur supériorité, que nos montagnards s'empressaient d'éviter toute lutte, où ils savaient devoir les rencontrer comme adversaires.

» Ce fut pendant l'une de ces fêtes que je commençai à voir éclater entre mes deux fils aînés une rivalité dont les conséquences furent terribles. Depuis quelques jours, la vallée comptait un habitant de plus. C'était un jeune Suisse, un orphelin qui avait été adopté par l'un de nos voisins, à qui il était allié par sa mère. Guillaume était à peu près du même âge que mes fils, et il ne leur cédait en rien sous le rapport des avantages physiques. C'était la même force, la même agilité, et il était comme eux intrépide et résolu. Du reste, Philippe avait accueilli le nouveau concurrent avec plaisir, car il possédait au suprême degré cette confiance en

soi-même, qui ne laisse jamais douter du succès.

» Avant même l'arrivée du jeune Suisse dans notre vallée, son parent avait répandu le bruit de l'adresse extraordinaire de Guillaume à toute espèce de tirs, mais particulièrement à celui de l'arc; sa supériorité à cet égard était généralement reconnue, même dans son pays, où ce genre de talent est fort commun. Nos jeunes gens comptaient néanmoins sur Philippe et sur Louis, pour soutenir la réputation des tireurs de notre vallée.

« N'allez pas au moins vous laisser vaincre par cet étranger, disaient-ils, cela lui donnerait trop de vanité.

» — Quelqu'adroit qu'il puisse être, je doute qu'il l'emporte jamais sur Louis, dit un ami de mon fils cadet. »

» Ces mots blessèrent l'orgueil irritable de Philippe.

« Veux-tu dire que Louis soit plus fort que moi ? demanda-t-il avec hauteur.

» — Oui, il te surpasse dans le tir à l'arc, répondit celui qui s'était vu ainsi interpellé.

» — Cela n'est pas, s'écria Philippe avec colère, ceux qui le disent en imposent.

» — Orgueilleux ! fit Louis. »

» Il était arrivé assez fréquemment à mon fils aîné de blesser ses jeunes camarades, et ce fut peut-être poussés par le désir d'une secrète vengeance, qu'ils se réunirent tous pour proclamer la supériorité de Louis.

» La colère de Philippe en augmenta encore; et moi, jusqu'alors témoin muet de cette scène, je fus effrayé en voyant à quel point son visage était décomposé et quels regards furibonds il jetait sur son frère. Je m'approchai alors avec l'intention d'intervenir dans le débat; mais Philippe ne m'en laissa ni le temps ni les moyens.

« Puisque c'est en Louis que vous placez votre confiance, s'écria-t-il, eh bien ! soit ; je ne lui disputerai pas l'honneur de vaincre l'étranger, et nous verrons comment il s'en acquittera.

» — Je m'en acquitterai mieux que toi, repartit Louis du même ton provoquant ; ton orgueil ne te sauverait pas d'une défaite. »

» Alors ce fut un pêle-mêle de voix, de cris, qui rendait toute intervention de ma part impossible, et je résolus d'attendre que je fusse seul avec mes fils pour tâcher d'arranger un peu les choses. J'étais déjà fort peiné de ce qui venait de se passer ; mais je le fus bien plus encore des dispositions que je découvris bientôt dans leurs cœurs. Orgueil, violence, jalousie, profonds ressentiments ; voilà ce que je trouvai au lieu de l'amour fraternel que j'eusse tant désiré voir régner entre mes enfants ; et quelque disposé que je fusse encore à m'a-

veugler, il était évident que de tels sentiments n'étaient point nouveaux, mais qu'ils avaient jeté de profondes racines, et n'attendaient sans doute qu'une occasion pour éclater ouvertement.

» Le jour de la fête arrivé, Philippe s'obstina à n'y prendre aucune part; sombre et boudeur, il demeura renfermé dans l'endroit le plus reculé de notre maison, afin que le bruit de la joie générale ne parvînt pas jusqu'à lui.

» Je n'avais pas moi-même le cœur à la fête; cependant, ne voulant point avoir l'air d'approuver la conduite de mon fils aîné, j'avais été rejoindre les tireurs.

» Vers le milieu du jour, Réné arriva tout essoufflé vers la maison; il eut quelque peine à forcer son frère à l'admettre dans sa retraite.

« Eh bien, fit-il, tu ne me demandes pas le résultat de la lutte?

» — Que m'importe ? dit Philippe, dont les regards trahissaient cependant l'impatiente curiosité.

» — Louis est vaincu, continua Réné, soit qu'il fût mal disposé, soit que le Suisse possédât réellement une adresse supérieure, sa flèche a touché plus près du but que celle de notre frère, et Guillaume ne peut manquer d'être proclamé vainqueur.

» — Le tir est-il fini ? demanda Philippe avec agitation.

» — Pas encore, mais si Louis a échoué, qui réussira ?

» — Moi !

» — Toi ! fit Réné, mais tu as obstinément refusé jusqu'ici de te joindre à nous.

» — J'ai changé d'avis. »

» C'était ce que désirait Réné, mais il n'aurait eu garde d'en convenir.

» Aussitôt Philippe saisit son arc, et sans même se donner le temps de faire aucun

changement à sa toilette négligée, il courut rapidement se mêler dans les rangs de ceux qui attendaient encore leur tour. Sa présence fut accueillie avec joie, car l'amour-propre national souffrait de la victoire du Suisse.

» Lorsqu'on vit Philippe bander son arc et ajuster le but, il se fit un profond silence, chacun attendait avec anxiété un résultat qui devait être décisif.

« Guillaume ! s'écrie mon fils, votre flèche s'est inclinée de deux lignes trop à droite ; Louis, la tienne a manqué le but de trois lignes dans le sens opposé, je vais me placer entre vous deux, à la place que vous n'avez su atteindre ni l'un ni l'autre. »

» J'étais à côté du cadet de mes fils et je l'entendis qui murmurait à demi-voix :

« C'est le délire de l'orgueil. »

» Le trait partit. Philippe avait eu raison, et sa flèche perça le but précisément à l'endroit qu'il avait indiqué. Il n'y eut qu'un cri

pour célébrer une telle adresse ; l'enthousiasme était à son comble, et l'étranger lui-même joignit ses félicitations à celles que Philippe recevait de toutes parts. Il n'y eut que Louis qui s'abstînt de tout éloge. Je le regardai; il était pâle ; ses lèvres tremblaient ; ses yeux demeuraient fixés sur Philippe avec une expression de jalouse haine qui me navra jusqu'au fond de l'âme.

» Et quoi ! lui dis-je doucement, ne préfères-tu pas céder la victoire à ton frère plutôt qu'à un étranger ?

» Un mot laconique fut la seule réponse que je reçus. Et aussitôt Louis s'éloigna à grands pas.

» La fête continua, mais qu'elle fut triste pour moi ! quelles cruelles inquiétudes agitèrent mon cœur ! Lorsque je retournai à notre logis, je n'y trouvai que Juste, qui était occupé à lire.

« Que fais-tu seul ici ? demandai-je avec

un ton d'humeur, dont la profonde injustice m'échappait alors.

» — Vous le voyez, mon père, je lis, me répondit l'enfant avec sa douceur habituelle.

» — Pourquoi n'es-tu pas auprès de tes frères ? Mais sans doute toi aussi tu es jaloux ? »

» La surprise qui se peignit dans les regards de Juste me rappela à moi-même ; et je compris combien mes paroles avaient été cruelles.

« Je ne suis jaloux de personne, reprit le pauvre infirme, et si je ne puis prendre part aux amusements de mes frères, je n'en suis pas moins content de les voir se divertir. Aujourd'hui même j'ai assisté.... de loin, à la fête, et je ne suis rentré que parce que j'étais fatigué.

» — Vous êtes un brave garçon, Juste, répliquai-je d'un ton plus doux. »

» Et ces mots suffirent pour amener un sourire de bonheur sur les lèvres de l'infortuné, car je ne l'avais guère habitué à la ouange.

» J'ai cru devoir entrer dans quelques détails sur les divers incidents de cette journée, parce que ce fut à dater de ce moment qu'éclata ouvertement entre mes deux fils aînés l'antagonisme qui devait me causer des peines si amères. Le voile était déchiré, et j'avais comme une sorte de prescience de l'avenir.

VI.

Abus de confiance.

« Je m'étais déchargé, depuis quelque temps déjà, sur Réné du soin d'aller vendre nos produits à la ville voisine, et il déployait dans cette occupation tant d'activité et d'intelligence que je n'avais qu'à m'applaudir de mon choix. Il lui arrivait bien parfois d'être absent un peu plus long-temps que je ne l'aurais jugé nécessaire; mais si j'en faisais la remarque, Réné trouvait pour s'excuser cent raisons, bonnes ou mauvaises, et dont j'avais cependant la faiblessse de me contenter.

» Oh ! malheur aux pères qui laissent ainsi endormir leur surveillance, qui, par lâcheté ou aveuglement, manquent aux devoirs qui leur sont imposés ; en n'arrêtant pas le mal dans sa source, ils le laissent croître et grandir à tel point que tous leurs efforts, pour le combattre, deviendront plus tard impuissants.

» Un ancien serviteur, dont le zèle et la fidélité m'étaient bien connus, aidait ordinairement mon fils dans les soins de notre petit commerce, et l'accompagnait chaque semaine à la ville. Un jour Pierre vint me trouver.

« Si c'était votre bon plaisir, M. Anselme, me dit-il, j'aimerais mieux qu'un autre que moi aidât demain M. Réné à porter les fromages à B***.

» — Pourquoi cela ? fis-je avec étonnement.

» — Moi, voyez-vous, monsieur, je ne

suis qu'un paysan très-ignorant, bon tout au plus à garder mes bêtes sur la montagne, et je ne comprends rien aux affaires.

» — Mais tu n'as pas besoin de comprendre; le soin de vendre regarde Réné; où veux-tu en venir?

» — C'est vrai; cependant, malgré moi, je m'aperçois parfois de certaines choses qui me brouillent un peu l'esprit; mais cela vient peut-être de ce que je n'entends rien aux affaires, ainsi que je vous l'ai déjà dit.

» — Voyons, explique-toi, repris-je avec une certaine agitation, car je savais que sous son air de bonhomie, Pierre cachait une grande rectitude de jugement.

» — Enfin, monsieur, voilà, aussi bien cela me tracasse depuis longtemps de savoir si je dois parler ou me taire, et vous me direz après si j'ai eu tort ou raison. Par exemple, est-ce l'habitude, dans le commerce, de mettre sur le papier un autre poids que

celui qui est dans la balance, et d'établir les comptes d'après ces fausses indications ?

» — L'acheteur qui fait cela est un fripon ! m'écriai-je vivement.

» — Mais si le vendeur lui dit : Il y a trente livres, bon, écrivez vingt-six, et vous m'en paierez vingt-huit ; il me semble à moi qu'ils ont tort tous les deux.

» — Et veux-tu me faire entendre que mon fils se prête à ces honteux arrangements ?

» — On ne se défiait pas de moi, mais voilà ce que j'ai vu et entendu.

» — Tu mens ! m'écriai-je avec violence, René est incapable d'agir ainsi, de tromper la confiance que j'ai eue en lui.

» — Prenez alors que je n'ai rien dit, ajouta Pierre, et il fit un mouvement pour s'éloigner.

» — Oh ! cela ne se passera pas ainsi,

l'un de vous est coupable : toi d'une indigne calomnie, ou lui d'une tromperie infâme ; et, avant peu, je saurai qui je dois punir.

» — Je crois que j'aurais mieux fait de me taire, dit Pierre.

» — Tu avoues donc ton mensonge ?

» — Non, M. Anselme, Pierre n'a jamais menti. »

« Je n'eus pas plus souffert si un serpent m'avait mordu au cœur. Oh ! qu'il est cruel de devoir douter de la probité de ceux qui nous sont chers ! Cependant je m'efforçai de calmer mes affreux soupçons sous un air tranquille, lorsque j'annonçai à René qu'une affaire m'appelant le lendemain à la ville, il serait dispensé ainsi d'y faire son voyage habituel, car j'irai moi-même chez les marchands auxquels il avait ordinairement à faire.

» Mon fils parut accueillir cette nouvelle avec une tranquillité parfaite, qui contribua

à me rassurer un peu moi-même sur le résultat de l'épreuve que je voulais tenter.

» Je n'étais pas connu de ceux avec qui mon fils traitait depuis longtemps, et cette circonstance devait aider au succès de mon plan. Je partis le lendemain dès le point du jour, et ce n'était point Pierre qui m'accompagnait. Arrivé à la ville, je donnai à mon serviteur une commission qui devait le tenir éloigné; puis, le cœur palpitant d'une horrible crainte, je me présentai comme un homme ayant toute la confiance de René, et avec qui l'on pouvait traiter en toute sécurité. Sans préciser aucun fait, j'en dis assez néanmoins pour prouver à mon interlocuteur qu'il n'y avait point à agir de mystère avec moi, et que ma tolérance à l'égard de certains marchés était poussée aussi loin que possible.

» Oh ? avec quelle anxiété j'épiais un mot, un geste qui m'eût annoncé que j'étais com-

pris ! quelle affreuse agitation se cachait sous ma feinte tranquillité !

» Mais non, j'avais été indignement trompé par Pierre ; aucune de mes insinuations n'avait rencontré le moindre encouragement, et parfois même il semblait qu'elles provoquassent une surprise singulière ; le marché se termina sans que la plus scrupuleuse délicatesse pût en murmurer. Il devenait évident que mon fils avait été calomnié par notre serviteur, qui obéissait peut-être à quelque sentiment de rancune soigneusement caché jusqu'à ce jour. Je revins chez moi l'esprit léger, le cœur joyeux, mais bien résolu à faire prompte justice du diffamateur.

» Lorsque je donnai à Pierre son congé :

« M. Anselme, me dit-il, quelque matinal que vous ayez été aujourd'hui, il y a quelqu'un ici qui l'a été plus encore.

» — Malheureux ! qu'oses-tu faire entendre par ces mots ?

» — Qu'un autre vous a précédé à la ville.

» — Sors à l'instant, m'écriai-je en proie à une colère qui ne pouvait plus être contenue, et ne t'avise jamais de reparaître devant mes yeux. »

» Pierre obéit.

» Le soir même j'appris une fâcheuse nouvelle : la plus belle vache de nos troupeaux s'était perdue en tombant dans un précipice.

« Qui donc était chargé de veiller sur elle ? demandai-je.

» — René, me répondit mon fils aîné. Il était sorti avant le jour, emmenant quelques-unes de nos bêtes pour les faire paître dans un endroit de la montagne, où il prétendait avoir découvert des herbes magnifiques. »

» Mes regards s'étant portés alors vers Réné, je vis qu'il était pâle et défait. Il n'en

fallait pas davantage pour faire renaître mes soupçons.

« Qu'as-tu à dire pour ta défense ? demandai-je d'un ton de sévérité qui surprit mes enfants, car ce n'était pas la première fois qu'un pareil accident se produisait, et il m'avait toujours trouvé résigné.

» Cependant René répondit avec calme :

« J'ai eu un instant de distraction ; la pente était rapide, et lorsque je me suis aperçu du danger, il était trop tard.

« — Mais n'aurais-tu pas quitté ton troupeau, et ce malheur n'était-il point arrivé pendant ton absence ?

» — Je ne l'ai pas quitté un seul instant ; je regrette seulement d'avoir choisi un endroit aussi dangereux. »

» Je n'osai pousser plus loin cet interrogatoire. Hélas ! au lieu de désirer la lumière, je sentais au contraire un secret besoin de la repousser. Lorsque le doute me faisait tant

souffrir, comment eussé-je supporté la certitude ?

» Cependant, à partir de ce jour, je cessai d'envoyer Réné à la ville et je préférai continuer à y aller moi-même. Mon fils subit ce changement sans se plaindre ; mais devais-je attribuer ce silence à sa docilité, ou bien se sentant coupable, redoutait-il d'entamer un débat à ce sujet ? C'était un problème que mon cœur et ma raison résolvaient dans un sens opposé. Hélas ! le temps n'était pas éloigné où un jour complet devait m'éclairer.

» Tout le charme de mon intérieur était alors disparu, et les courts instants de bonheur que j'avais goûtés au milieu de ma famille semblaient avoir fui pour toujours.

» Une cruelle mésintelligence régnait entre mes deux fils aînés ; au lieu de s'amortir, elle croissait de jour en jour. Les causes en apparence les plus futiles suffisaient à ame-

ner de vives querelles ; les torts étaient égaux, et lorsque je me voyais forcé d'intervenir, j'avais presque toujours deux coupables à condamner, ce qui me valait une double accusation d'injustice. »

VII

La neige.

La belle saison s'écoula, il nous fallut songer à retourner dans la vallée. Du reste tout changement à notre situation me paraissait alors désirable. Pour se plaire dans la solitude; il faut être exempt des soucis, des inquiétudes qui me poursuivaient sans relâche; il faut enfin que le cœur soit calme ou résigné.

» Notre départ fut fixé comme d'ordinaire à la fin d'octobre, car il ne serait point prudent de dépasser un tel délai.

» Cependant j'appris bientôt que deux

de nos vaches étaient malades et qu'on se trouvait dans l'impossibilité de les emmener. Il devenait alors indispensable que l'un de nous demeurât encore au châlet pendant quelques jours, afin de les soigner jusqu'au moment où l'on pourrait sans danger leur faire quitter la montagne. J'hésitai avant de désigner celui à qui cette charge allait écheoir, car soit que mon choix se portât sur l'un ou l'autre de mes fils aînés, j'étais sûr de les entendre se révolter contre ce qu'ils appelaient une injuste partialité. Philippe, qui eût peut-être donné le premier, en ce cas, l'exemple de la désobéissance à mes ordres, déclara alors vouloir rester, et il mit fin ainsi à toute indécision.

» Je voulais du moins lui laisser l'un de nos serviteurs; mais il m'objecta, avec raison, que ce n'était pas trop de tous nos soins réunis pour conduire sûrement nos

troupeaux par les sentiers étroits et rapides que nous devions traverser.

» Juste s'offrit alors pour rester auprès de son frère, mais il vit cette offre brusquement repoussée.

» Nous partîmes le 25 octobre. Notre voyage se fit sans encombre, mais je regrettais de m'être vu contraint d'abandonner Philippe. Ces regrets devinrent bien plus vifs, lorsque le surlendemain de notre retour, je m'aperçus à mon réveil qu'il avait abondamment neigé pendant la nuit. Il faut connaître notre pays pour comprendre à quel point nos inquiétudes devaient être vives. La neige rend bientôt impraticables les chemins que nous avons parcourus le matin, et je songeais en frémissant que mon fils pourrait se voir condamné à traîner pendant tout l'hiver la plus misérable existence, isolé dans notre châlet, privé des choses les plus indispensables à la vie.

Ou bien, et son intrépidité rendait cette seconde suppostion plus probable, il s'exposerait seul aux mille dangers que présentait alors la descente. L'un ou l'autre de ces partis m'effrayait trop, pour que je pusse me résoudre à attendre une solution ; et j'annonçai aussitôt à mes fils et à nos serviteurs, que j'avais résolu d'aller délivrer Philippe, et qu'ils me seconderaient dans cette tentative. Si nous voulions toutefois qu'elle ne fût point impraticable, il fallait se hâter et peut-être parviendrions-nous encore assez aisément à nous frayer un chemin.

» Une seule voix s'éleva pour combattre mon dessein ; ce fut celle de Louis. Il objecta que la saison était peu avancée, qu'il était donc probable que la neige ne tiendrait pas. C'était affronter un danger certain, pour en éviter un douteux. Philippe attendrait quelques jours, et alors la des-

cente pourrait s'effectuer sans aucune espèce de périls.

» J'écoutai de pareilles objections avec un chagrin que je ne pouvais dissimuler, car j'y trouvais une nouvelle preuve du mauvais vouloir de Louis pour son frère. Ce n'était point la peur qui le faisait s'exprimer ainsi, car jamais il n'avait reculé devant aucun danger.

» Je ne force personne à me suivre, repartis-je avec tristesse, j'irai seul même s'il le faut.

» — Non, non, vous ne serez pas seul, mon père, s'écria Juste, car je vous accompagnerai.

» — Toi ! vaillant champion, fit Louis d'un ton railleur.

» — Le désir de secourir Philippe me donnera des forces, reprit Juste, et Dieu se sert quelquefois des êtres les plus faibles pour l'accomplissement de ses desseins. »

» Réné annonça qu'il était prêt à partir, et nos gens parlèrent dans le même sens. Louis paraissait combattre entre deux désirs opposés. Enfin je tranchai la question en disant que, puisqu'il était impossible d'abandonner complètement la maison, il était juste d'en laisser la garde à celui qui n'approuvait pas notre périlleux voyage.

» Un sentiment de honte fit rougir Louis.

« Est-ce que vous doutez de mon courage, mon père? demanda-t-il.

» — Plut à Dieu, lui répondis-je à voix basse, que je pusse en douter! mon cœur serait moins péniblement affecté. »

» Ce ne fut qu'après plusieurs heures de peines et de fatigues inouies, que nous atteignîmes enfin les environs du châlet. Celui qui souffrait le plus, et dont la bouche ne proférait néanmoins aucune plainte, était le pauvre Juste. Je ne pouvais m'em-

pêcher d'admirer avec quel courage il supportait des fatigues qui accablaient les plus robustes ; mais d'un autre côté je me reprochais aussi de l'y avoir exposé. Tout-à-coup je vois Juste s'arrêter et porter les deux mains à son front.

« Te sens-tu hors d'état de poursuivre ta route ? demandai-je.

» — Non, mon père, j'écoute.

» — On n'entend que le bruit du vent qui fait gémir les arbres de ce bois de sapins, qui est à notre gauche.

» — J'entends aussi les plaintes d'un homme ; écoutez, mon père, écoutez.

» Je fis ce que Juste désirait, et après m'être convaincu qu'il ne se trompait point, nous nous dirigeâmes vers l'endroit d'où semblaient venir ces gémissements.

» Bientôt nous aperçûmes l'infortuné dont les cris de douleur avaient attiré l'attention de Juste. Il était couché sur la neige et

faisait entendre des plaintes déchirantes, appelant Dieu et les hommes à son secours, quoique dans cette triste solitude, il n'eût guère d'espoir que les derniers pussent l'entendre.

» A mesure que nous approchions de ce malheureux, je sentais augmenter une indéfinissable émotion ; c'était plus que de la pitié, et je ne saurais comment expliquer le sentiment qui me faisait désirer tout à la fois d'avancer et de reculer.

» Mais bientôt cette secrète appréhension, ce vague effroi cessèrent d'être pour moi un mystère ; le cœur a des pressentiments qui ne le trompent pas. Juste, qui m'avait précédé de quelques pas, s'écria avec épouvante.

« Grand Dieu ! c'est Philippe ! c'est mon frère ! »

» Ces mots semblèrent me donner des ailes, et j'accourus m'agenouiller auprès de

mon pauvre enfant. Quelques secondes suffirent pour que Philippe se vît entouré de visages amis ; c'était déjà un soulagement à ses souffrances ; ses craintes les plus cruelles se trouvaient écartées.

» Mon fils avait quitté le châlet dès le matin, ne voulant pas attendre que la neige interceptât complètement les communications avec la vallée. Mais plus hardi que prudent, il avait omis de sonder les chemins au moyen de son bâton, et devait payer chèrement cette négligence ; ayant un peu dévié de sa route, le terrain lui manquait tout-à-coup, et il était tombé d'une hauteur de plusieurs pieds, se blessant assez grièvement à la tête et ayant à la fois le genou et le poignet foulés. Malgré de vives souffrances, Philippe avait essayé néanmoins de poursuivre sa route ; il savait que sa perte était certaine s'il lui fallait passer la nuit sur la montagne, exposé à

toute la rigueur du froid. Mais après plusieurs heures de courageux efforts, il s'était vu contraint d'interrompre cette pénible marche ; les forces lui manquaient pour poursuivre ; il ne lui restait d'autre alternative que d'attendre la mort sur sa froide couche, ou d'essayer, au prix de souffrances plus cruelles encore, de tâcher de regagner le châlet.

» Ce fut alors que sa douleur s'exhala en plaintes déchirantes, qui étaient venues frapper l'oreille de Juste, et avaient servi à nous guider dans nos recherches ; sans cela nous eussions poursuivi notre route jusqu'au châlet, sans nous douter du malheureux évènement qui devait en hâter le terme.

» Du reste, Philippe n'était guère en état alors de nous donner des explications, et nous ne songeâmes guère non plus à lui en demander. Je remerciai Dieu du fond du cœur, de ce qu'il avait permis que

nous arrivassions à temps pour sauver mon pauvre enfant; et je reconnus aussi la justesse de ces paroles du plus jeune de mes fils, lorsqu'il avait dit que le Seigneur se servait souvent des plus faibles pour l'accomplissement de ses desseins. C'était à Juste qu'était dû le salut de son frère.

» Nous regagnâmes la vallée, sans avoir de nouveaux accidents à déplorer. Le lendemain Philippe, qui était beaucoup mieux, me demanda de rassembler autour de son lit tous ceux à qui il était redevable de l'existence, afin qu'il pût leur adresser ses remercîments. Je me prêtai avec peine à ce désir, car je savais qu'il ne pouvait manquer de remarquer l'absence de Louis. J'insinuai doucement que c'était par mon ordre qu'il ne nous avait pas accompagnés; mais au sourire amer qui se peignait sur les lèvres de Philippe, je vis qu'il doutait de mes paroles.

« C'était vous priver, mon père, répliqua-t-il, d'un puissant auxilaire, car Louis est fort et hardi.

» — Tu as échappé à un grand péril, ajoutai-je avec un peu de sévérité ; bénis-en Dieu, au lieu de l'irriter par des suppositions peu fraternelles.

» — C'est que j'aime à rendre à chacun ce qui lui est dû.

» — Eh bien, sois alors respectueux et obéissant envers ton père ; car c'est là ton devoir, et un devoir sacré. »

» Philippe baissa la tête et garda le silence.

» Louis et toi, ajoutai-je, vous me brisez le cœur par le spectacle de vos incessantes querelles.

» — A qui la faute ?

» — Les torts sont égaux de part et d'autre. Deux fois déjà, j'ai tendu la main à Louis, il l'a repoussée.

» — Parce que précédemment tu t'étais laissé emporter par les excès de la plus impardonnable violence.

» — Mais du moins je sais oublier, tandis que Louis n'oublie rien.

» — Vous empoisonnez ma vie, répliquai-je, vous lasserez la patience de Dieu. »

» Mais à peine avais-je prononcé ces mots, que j'entendis comme une voix secrète qui me disait :

« Et toi, n'as-tu donc pas empoisonné celle de ton père ?.... Crois-tu que Dieu t'ait absous ? »

VIII

Réné

« PHILIPPE fut bientôt remis de ses blessures, et quinze jours s'étaient à peine écoulés qu'il put reprendre ses occupations au milieu de nous. Le mal semblait n'avoir pas de prise sur cette forte et vigoureuse nature ; du moins, j'en jugeais ainsi ; l'avenir devait m'apprendre qu'il est certains maux dont on ne peut jamais guérir.

» Nous avions atteint à peu près le milieu de l'hiver lorsqu'une nuit, pendant laquelle il m'était impossible de trouver le sommeil, je crus entendre ouvrir avec précaution la

porte de notre maison. Depuis quelque temps on parlait beaucoup de malfaiteurs qui parcouraient le pays ; je me rappelai avoir vu, le jour même, un homme de mauvaise mine rôder autour de notre demeure, et je ne doutais point que ce ne fût lui qui n'ait trouvé le moyen de s'y introduire furtivement. Je me levai à la hâte, et saisissant la première chose qui me tomba sous la main et dont je pus me faire une arme, je me précipitai hors de ma chambre. Arrivé dans l'allée, je reconnus que je ne m'étais pas trompé ; un individu, dont les desseins coupables ne pouvaient être douteux, se dirigeait vers le fond de la maison, marchant avec toutes les précautions que l'on apporte en pareil cas pour éviter d'éveiller l'attention.

« Qui va là ? m'écriai-je en brandissant mon arme. »

» On ne répondit que par une exclamation étouffée, et celui que je jugeais devoir

être un voleur essaya de fuir, mais j'ajoutai aussitôt :

« Si tu fais encore un pas, je t'assomme.

» Mon père... c'est moi, répondit une voix dans laquelle je reconnus celle de Réné.

» — Toi ! m'écriai-je ! et d'où vient que je te trouve ainsi errant la nuit comme un malfaiteur ? »

» Il y eût un instant de silence pendant lequel il me semblait entendre le bruit de la respiration précipitée de mon fils.

« Réponds, réponds à l'instant, je le veux. Où as-tu été à cette heure ?

» — Mon père, reprit alors Réné, j'ai bien des choses à vous dire, bien des fautes à vous avouer ; mais je vous en supplie, accordez-moi jusqu'à demain... alors vous saurez tout.

» — Non, non, à l'instant ; parle, je te l'ordonne !....

» — Maintenant vous me tueriez sans ob-

tenir aucun aveu ; demain, vous dis-je, demain, ou jamais !.... »

» Et comme j'insistais encore, René me quitta bresquement, et je l'entendis bientôt s'enfermer dans sa chambre.

» Toute cette scène s'était passée si promptement que je croyais rêver ; et je demeurai un instant immobile à la place où mon fils m'avait laissé, cherchant à mettre un peu d'ordre dans mes idées. Il ne devait, hélas ! en résulter qu'une plus grande perplexité ; je me sentais menacé par quelque nouveau chagrin, bien que les causes m'en fussent encore inconnues. Quels aveux allais-je entendre, pour que mon fils s'efforçât ainsi d'en éloigner l'instant ? Il était donc bien coupable, puisqu'il pouvait mettre en doute mon indulgence ? Toutes ces pensées traversèrent rapidement mon esprit, sans que j'osasse m'arrêter à aucune. Le reste de la nuit s'écoula pour moi dans cet état de trouble,

d'inquiétudes incessantes ; j'attendais le jour avec impatience ; il m'apprendrait du moins à m'assurer mes craintes sur la réalité.

» Cependant, vers le matin, je succombai pendant quelques instants au sommeil ; la fatigue l'avait emporté sur mes tristes préoccupations. Lorsque j'ouvris les yeux, j'aperçus, aux premières lueurs du jour naissant, mon fils agenouillé au pied de mon lit.

» Réné, m'écriai-je, parle, malheureux, qu'as-tu à m'apprendre ?

» — Ce n'est pas Réné, mon père, répondit une voix dans laquelle je reconnus celle de Juste, c'est moi qui viens vous faire la confession du coupable.

» — Mais lui, où est-il ? Pourquoi se servir d'un intermédiaire ?

» — Réné est parti ! En vain je l'ai supplié d'attendre que vous prononciez vous-même son arrêt, il n'a pas écouté mes prières. »

» A cette cruelle révélation, je demeurai un instant anéanti, puis j'ajoutai avec colère :

« Il fallait me prévenir, et j'aurais bien su le retenir, moi.

« — Avant de me rien confier, mon frère avait exigé que je lui fisse le serment de ne vous révéler aucun fait sans son autorisation.

» — Tu ne devais pas t'engager.

» — Oh ! mon père, il voulait se tuer ! interrompit vivement Juste. »

» Je frémis.

« Mais maintenant, il t'est permis de parler ! ajoutai-je d'une voix tremblante.

» — Oui, mon père. »

» Le pauvre Juste, presqu'aussi ému que moi, m'initia alors aux coupables secrets que Réné n'avait osé me révéler lui-même. Hélas ! c'était l'histoire de l'un de ces insensés qui, égarés d'abord par de funestes conseils, oubliaient ensuite toutes les lois de la religion et de l'honneur, avançant tou-

jours de plus en plus dans la voie qui doit les conduire à l'abîme. Afin de se procurer l'argent nécessaire pour payer ses folies, Réné avait commencé par abuser de ma confiance, en se prêtant aux honteuses transactions qui m'avaient été dénoncées par Pierre. Un tel moyen venant à lui manquer, il y avait suppléé en imitant ma signature, et s'était procuré ainsi diverses sommes que j'avais placées, en attendant qu'elles me servissent à une acquisition que je projetais de faire. Mais alors tout avait disparu dans le gouffre des plus folles, des plus coupables dissipations?

» Lorsque les déclarations de Pierre avaient éveillé mes premiers soupçons, au lieu d'aller au fond des choses, de scruter par tous les moyens possibles la conduite de mon fils, je m'étais laissé dominer par une lâche faiblesse, j'avais craint la lumière; préférant rester dans le doute plutôt que

d'avoir à gémir sur une cruelle vérité ; j'avais imité ces insensés qui ferment les yeux pour ne point voir le mal, au lieu de s'appliquer de tout leur pouvoir à le détruire. Cette misérable tolérance avait porté ses fruits, et j'en demeurais épouvanté. Il est des tendresses dont les effets sont plus funestes que ne pourraient l'être ceux de la haine !

» Depuis long-temps déjà les torts de Réné étaient en partie du moins connus de ses frères, mais les deux aînés n'avaient pas cru devoir se montrer plus sévères ou plus clairvoyants que je paraissais l'être moi-même ; et quant à Juste, quoiqu'il déplorât intérieurement une pareille conduite, il s'était imposé la loi d'un rigoureux silence. Indépendamment de la répugnance que lui inspirait toute dénonciation, il craignait encore de trouver en moi un juge prévenu et de soulever contre lui le ressentiment qui avait amené le renvoi de Pierre.

» C'était bien moins le sentiment d'une juste honte, que le désir de pouvoir se livrer avec plus de liberté encore à ses coupables penchants, qui avait porté Réné à se bannir de la demeure paternelle ; et je me demandais alors en frémissant jusqu'à quel degré il descendrait sur l'échelle du vice. Cette affreuse crainte, dont fut alors saisie mon âme, a toujours été en grandissant depuis dix longues années ! Oui, voici dix ans que mon malheureux fils pénètre toujours plus avant dans la voie criminelle où il s'est engagé, traînant tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, sa misérable existence. Par ses importunités, et aussi quelquefois par ses menaces il parvient à m'arracher un argent que je lui donne à regret, mais sans oser néanmoins le lui refuser complètement, de peur qu'une nouvelle honte ne vienne encore rejaillir sur ma vieillesse. »

IX

Perplexités.

« Je fus le seul que le départ de Réné et surtout les circonstances qui avaient précédé cette fuite affligèrent profondément. Philippe et Louis y parurent à peu près indifférents ; et quant aux sentiments de Juste, je n'y accordais jamais beaucoup d'attention. Cette tendre affection qui donne tant de charmes aux liens de famille, n'existait pas entre mes enfants. Ma propre conduite envers eux y avait-elle contribué, ou bien Dieu avait-il voulu m'imposer encore cette nouvelle affliction? Hélas! je ne sais, car j'ai souffert des

résultats, sans jamais oser en bien pénétrer les causes.

» Cependant, si la voix d'un malheureux qui a tant de fautes à se reprocher pouvait être de quelque poids, je dirais aux parents : Inspirez de bonne heure à vos enfants l'attachement qui doit les lier les uns aux autres pendant tout le cours de cette vie, car votre bonheur est à ce prix. Le père qui néglige ce devoir sacré se prépare les plus amers regrets.

» Me voici arrivé au terrible évènement qui a voué les derniers jours de ma vie à la plus cruelle des douleurs. Puisse Dieu qui m'a inspiré la pensée de vous faire un tel récit me donner la force de poursuivre !

» C'était quelques mois après le depart de Réné ; mes fils étaient retournés sur la montagne ; quant à moi, me trouvant un peu souffrant, je n'avais pu les y suivre. Un jour je vois accourir l'un de nos serviteurs pâle, effaré :

« Maître ! s'écrie-t-il, un grand malheur est arrivé !.... »

» A la manière dont je me sentis frappé au cœur, je compris aussitôt qu'il était question de mes enfants, et ce fut la mort dans l'âme que j'articulai :

« Quel est celui sur qui la main du Seigneur s'est appesantie ? Parle, explique-toi.

» — Votre fils Louis....

» — Eh bien ?

» — Il est tombé dans l'un de nos plus profonds précipices ! son corps n'a pu être retrouvé ! »

» Grand Dieu, qui avez créé le cœur des pères, vous seul savez ce que j'ai souffert en entendant cette affreuse nouvelle. Mais, si vous avez mesuré mes douleurs à mes fautes, j'étais bien coupable !

» Un profond mystère couvrait cette affreuse catastrophe ; un jeune pâtre avait vu de loin la chute, mais sans pouvoir rendre compte

des circonstances qui l'avaient amenée.

» Louis était celui de mes fils qui semblait devoir le moins redouter un semblable malheur, car il était tout à la fois intrépide et adroit ; son courage n'empêchait pas la prudence. On se perdait en conjectures sur les causes de l'horrible accident, dont il semblait que Dieu seul eût le secret.

» Aussitôt que le retour de mes forces me le permit, je vins rejoindre mes autres enfants dans le châlet. Quelle qu'eût été l'animosité qui avait régné entre mes fils aînés, il me paraissait impossible que Philippe n'eût point oublié ses anciens griefs devant cette mort si malheureuse, et je jugeais encore assez bien de son cœur, pour m'attendre à y trouver des regrets. Ce ne fut pas seulement de la tristesse que j'y découvris, mais un sombre désespoir qui m'effraya.

» La perte du frère le plus tendrement chéri n'eût pas inspiré une douleur plus

amère, mais ce n'était point cette douleur qui trouve quelque soulagement à s'épancher dans un autre cœur, à s'entretenir de celui que l'on regrette, à retracer ses qualités. Au contraire, Philippe nous fuyait; jamais le nom de Louis ne sortait de ses lèvres; et si quelqu'un venait à le prononcer devant lui, on voyait aussitôt son front s'assombrir, une mortelle pâleur couvrait ses traits, et il me semblait lire dans ses regards le reproche ou la menace.

» La douleur de Juste était profonde, mais on y trouvait en même temps l'angélique résignation qui formait le fonds de son caractère.

» Il était impossible que je ne fusse point frappé de l'état de Philippe, surtout lorsque je m'aperçus que le temps n'y apportait aucune modification. La cruelle agitation à laquelle son âme paraissait être en proie ne lui laissait pas un seul instant de repos. Je

le voyais se lever au milieu de la nuit pour aller errer loin de notre demeure, où il ne se décidait à revenir que lorsque la journée était déjà très-avancée. Sa santé s'altérait visiblement sans qu'il en prît aucun souci, ou accordât la plus légère attention à mes craintes. On voyait qu'il eût fait bon marché de sa vie et qu'elle était pour lui un pesant fardeau.

» Comment expliquer, grand Dieu ! ce qui se passait dans mon propre cœur, pendant que j'assistais au spectacle de cet horrible désespoir, que j'en cherchais les causes en n'en pressentant que trop les résultats ? En vain je luttais contre d'affreux soupçons ; je les repoussais de toute la force de ma tendresse, ils revenaient toujours armés d'une plus grande puissance, et j'en restais foudroyé, anéanti. Alors je m'accusais d'injustice, je rougissais d'avoir pu croire mon fils coupable d'une aussi épouvantable action ;

j'aurais voulu lui en demander pardon. Puis, quelques instants après, mes doutes affreux étaient revenus, je fuyais à mon tour la présence de mon malheureux enfant, ou bien mes regards demeuraient attachés sur lui, exprimant tour-à-tour l'horreur et la pitié.

» J'avais fait élever une Croix à l'endroit même, où l'infortuné Louis avait disparu. Cette Croix, vous l'avèz vue ce matin, lorsque je m'y suis arrêté pour payer à mon malheureux fils mon tribut de larmes et de prières.

» Un jour que j'étais venu m'agenouiller au pied de ce signe sacré de notre Rédemption, je demandai de nouveau à Dieu d'avoir pitié de mes souffrances, d'éloigner de moi ces horribles soupçons qui me torturaient.

» Seigneur, m'écriai-je, permettez que la lumière éclaire mon âme, inspirez-moi ce que je dois croire, car vous, ô mon

Dieu, pour qui rien n'est caché, vous savez s'il y a eu crime ou malheur !

» Je croyais être seul lorsque ma voix s'élevait ainsi dans la prière ; je me trompais, et ce furent ces mots, qui répondirent aussitôt à mon invocation, qui me l'apprirent :

« Il n'y eut pas crime, il y eut seulement malheur ; Dieu, qui a permis que j'en fusse témoin, m'ordonne de proclamer la vérité. »

» Je me retournai vivement, et j'aperçus Juste agenouillé derrière moi. Dieu m'eût envoyé dans ce moment l'un de ses anges, que ses paroles n'eussent pas été plus douces à mes oreilles que celles que je venais d'entendre.

« Oh ! répète encore, fis-je en joignant les mains, répète-moi que mon fils n'est pas un meurtrier !...

» — Vous saurez tout, mon père, ajouta Juste, quelque pénible que soit la vérité ;

je vois que vos soupçons ont été plus loin encore. J'avais cru déjà les deviner, et cependant j'hésitais à vous initier aux tristes détails de la mort de mon pauvre frère, jusqu'à ce que je fusse bien convaincu que Philippe avait plus à gagner qu'à perdre à cette révélation.

» — Parle, je t'écoute, ajoutai-je. »

» Et j'attendis le récit de Juste avec une anxiété impossible à décrire. »

CHAPITRE X.

Expiation.

» Au jour fatal qui vit la mort du malheureux Louis, il avait été le premier à quitter le matin notre châlet pour conduire son troupeau dans cette partie de la montagne qui est à notre gauche et dont vous avez admiré la superbe végétation. Il paraît que Philippe avait annoncé, dès la veille, l'intention d'y faire paître son propre troupeau ; et ce fut peut-être, hélas ! cette circonstance qui avait porté le cadet de mes fils à choisir lui-même cet endroit, comptant faire valoir son droit de premier occupant, pour son frère à

s'éloigner. Quoiqu'il en soit, l'irritation de Philippe, en se voyant devancé, fut extrême, et Juste, qui l'avait suivi de loin sans en être aperçu, l'entendait reprocher à Louis sa conduite dans des termes fort violents; alors la querelle s'engagea, et de part et d'autre ce furent les expressions les plus blessantes, les récriminations les plus amères. Philippe voulait contraindre son frère à s'éloigner, et celui-ci protestait hautement de son intention de résister jusqu'à la dernière extrémité. Cependant Philippe avançait toujours, Louis s'élança vers lui pour l'arrêter en levant son bâton d'un air menaçant; cette vue augmenta encore la colère de Philippe, il lui opposa la même arme à celle qui était levée sur sa tête, et une terrible lutte s'engagea. Le saisissement de Juste le tenait comme cloué à sa place, il était tombé à genoux, et sa faible voix protestait vainement contre cette lutte fratricide. Bientôt le bâton de Louis lui fut

enlevé par un coup violent, et il alla voler au loin. Cette défaite vint encore accroître sa fureur ; il se précipita pour ressaisir son arme qui avait été arrêtée sur la pente rapide par une anfractuosité de rocher. Telle était la rage de Louis, un si vif désir de vengeance agitait son cœur, qui n'hésita point à s'aventurer sur cette route dangereuse. Il fallait une arme à ce malheureux insensé, il lui en fallait une à tout prix. A la vue du péril auquel son frère allait s'exposer, Philippe sentit tout-à-coup s'évanouir sa colère, et il lui cria d'une voix frémissante.

« Que vas-tu faire? mais c'est la mort ! »

» Cependant, sans lui répondre, peut-être sans l'écouter, Louis poursuivit sa route. Philippe s'élança alors sur le bord de l'abîme ; il arriva au moment où le malheureux Louis perdit pied en glissant sur la roche unie ; ce fut vainement qu'il chercha à se retenir, aucun appui ne se trouva à sa portée, et il

roula jusqu'au fond de l'abîme. On entendit un cri affreux qui fut répété par tous les échos ! Faites, faites, ô mon Dieu ! que le repentir y ait eu plus de part que le désespoir ! car vous avez dit que le pécheur repentant pourrait toujours trouver grace à vos yeux.

» Ce fut là tout ce que Juste put me raconter de cette terrible scène ; car, entendant la voix de son malheureux frère se perdre dans l'abîme, l'excès de l'épouvante et de la douleur l'avait privé de l'usage de ses sens.

» Quant à moi, il me semblait assister au spectacle du supplice de mon infortuné fils, et je souffrais toutes les tortures qui pouvaient en pareil cas déchirer le cœur d'un père.

» Quoique Philippe fût un peu moins coupable qu'il m'était arrivé parfois de le redouter, ce ne fut que quelque temps après que je pus prendre sur moi de lui annoncer que la vérité m'avait été révélée par Juste. C'était la nuit, et poussé par le sombre dé-

sespoir qui ne lui laissait pas un instant de trêve, il venait encore une fois de se précipiter à bas de sa couche, pour errer dans la campagne.

» Philippe écouta mes paroles avec tous les signes du trouble le plus violent. Un tremblement convulsif agitait tout son corps; il avait peine à se soutenir.

» Une douloureuse piété remplissait mon âme, et j'en laissai échapper quelques expressions. Mais Philippe m'interrompit bientôt, et à travers le flot de phrases incohérentes qui sortit de ses lèvres, je jugeai à quel point le remords avait envahi son âme et combien il regrettait, trop tardivement, hélas! de n'avoir pas su opposer plus tôt une digue à la violence de ses passions.

» Le jour, la nuit, il était poursuivi par le souvenir de cette lutte qui avait entraîné la mort du malheureux Louis. Il croyait entendre ce cri terrible, cette dernière invocation

de l'infortuné en face de l'affreux trépas qui l'attendait. Ou bien une voix faisait retentir à son oreille ces mots, adressés par Dieu au premier meurtrier : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?

» C'était pour fuir ces images sinistres, pour échapper à ces cruels reproches qu'il ne s'accordait ni le jour ni la nuit un seul instant de repos ; mais tous ses efforts étaient vains ; et il retrouvait partout ses remords et sa douleur.

» Je compris alors qu'il n'existait qu'un moyen de faire pénétrer un peu de calme dans cette âme troublée : la religion seule pouvait le tenter et avec l'aide du temps y parvenir. Je chargeai de cette difficile tâche notre respectable pasteur ; il possédait cette infatigable charité qu'aucun obstacle ne peut rebuter ; et jamais peut-être il n'en eut un plus grand besoin.

» Enfin sa douceur, sa patience, ses pieuses

exhortations eurent un heureux résultat, c'est-à-dire qu'il sauva l'âme, j'espère, s'il ne put sauver le corps. Le remords avait insensiblement miné les forces de mon fils ; il mourut dans mes bras, regrettant amèrement ses fautes, mais plein de confiance en la divine miséricorde.

» De mes quatre fils, je n'ai plus auprès de moi pour me fermer les yeux que le pauvre Juste. Après l'avoir considéré longtemps comme l'objet d'une pitié méprisante, j'ai été forcé de reconnaître combien les qualités de son âme le rendaient supérieur à ceux en qui j'avais placé tout mon orgueil et toutes mes espérances. Il est devenu le seul app i de ma vieillesse, et l'instrument par lequel Dieu, même en me châtiant, a voulu néanmoins manifester sa miséricorde. »

Comme Anselme prononçait ces paroles, Juste parut sur le seuil de la porte :

« Père, dit-il, on n'attend plus que

vous pour commencer la prière du soir. »

Et il disparut aussitôt.

Anselme se leva. Puis, après un court instant de silence, il dit à l'étranger :

« Puissiez-vous profiter du récit que je viens de vous faire ; alors je ne me repentirai pas d'avoir ravivé ainsi le souvenir de toutes mes douleurs. Croyez-moi, jeune homme, c'est un lourd fardeau à porter que la pensée d'avoir contristé le cœur de son père et mérité ainsi la punition qui m'a frappé. Retournez auprès du vôtre, puisqu'il vous appelle ; respectez-le, aimez-le toujours, et vous obtiendrez ainsi qu'à votre tour Dieu vous bénisse dans vos enfants. »

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

— Lille, Typ. L. Lefort. 1853. —